

GUILLEVIC — EUGÈNE MICHEL

**Entretien du 26 juin 1993
enregistré après la publication de
Maintenant,
Éditions Gallimard, 1993.**

Eugène Michel : — Comment avez-vous fait pour écrire un livre aussi beau ? Vous n'êtes pas surpris vous-même ?

Guillevic : — Non, je ne le trouve pas si beau, je le trouve un peu gris.

— Pas du tout ! Il y a beaucoup de joie.

— Je ne suis pas si content. Je ne suis pas aussi content de moi que les autres sont contents. (rires)

— Oui, mais vous, vous ne serez jamais complètement content de vous-même !

— Non, c'est vrai.

— Lequel de vos livres est votre préféré ?

— Je ne sais pas. *Sphère*, peut-être. Ce sont tous mes enfants... *L'Art Poétique* aussi. C'est un de mes meilleurs. *Maintenant* est un peu monotone.

— Monotone !

— Oui, un peu monocorde, j'en ai peur.

— Quand vous écrivez en dédicace "avec L.", c'est avec Lucie, bien sûr ?

— Oui, oui, bien sûr. C'est elle qui a composé le livre.

— On sent que vous n'êtes pas tout seul. Pour avoir fait un si beau livre, il faut un regard extérieur rigoureux... Ma page préférée, c'est :

Le roseau m'a dit :

Ne t'inquiète pas,

Je tremble pour toi.

— Oui, c'est réussi, ça.

— Il est d'autant plus beau qu'il fait écho à La Fontaine, qui est votre...

— Ah oui, j'aime beaucoup La Fontaine... Le bonhomme et la fontaine, l'objet. (rires)

— Lucie est pour beaucoup dans l'élaboration de ces poèmes.

— Oui, oui. Ce matin, j'ai écrit un petit poème, elle me l'a corrigé. Je vais te le dire : *Tu rêves de te voir / Inséré dans la vie / Établi dans l'espace / Aussi bien que le merle / Qui ce matin / Célèbre la journée, / Exhorte la lumière.* J'avais d'abord écrit *Applaudi la lumière*, c'est Lucie qui m'a conseillé "*exhorte*". Il est bien maintenant, non ? C'est un beau petit poème.

— Il y a la sévérité du choix aussi.

— Je me plaignais de ne pas écrire. C'est elle qui m'a dit : " Tu n'écris pas ? Tu veux que je te montre que tu as un livre ? " En deux heures, elle m'a fabriqué *Maintenant*. Je trouve toujours que j'écris peu, pas assez. Elle les connaissait, mes suites.

— Quel beau livre ! C'est à la fois tous vos thèmes, et ensuite cette évocation de la nature d'Ile-de-France. La pâquerette par exemple:

*Qu'est-ce
Que je te confierais,
Pâquerette ?*

*Sur moi tu en sais
Au moins autant que moi.*

Il y a une sorte d'anthropocentrisme dans votre poésie.

— Ah oui, je suis un panthéiste en somme, je suis un panthéiste sans religion !

— On appartient tous au même monde.

— Je suis près des choses.

— Plus que près des choses.

— Dedans. Dans l'arbre. Je me concentre.

— Votre premier livre date de 1942, avec *Terraqué*.

— J'avais publié un peu avant, dans des revues. Mais, j'avais été refusé par toutes les revues principales : *La NRF*, les *Cahiers du Sud*, ainsi que la revue de Seghers.

— *Sphère* date des années 60. En fait, vous avez écrit la plupart de votre oeuvre après votre retraite.

— Oui, il y a eu des moments où mon métier de fonctionnaire ne me laissait que le temps de dormir... Je m'étonne d'avoir déjà trente années de retraite.

— Qu'est-ce que cela vous fait maintenant d'avoir écrit tant de livres ?

— Oh, je n'en sais rien, ça ne me pèse pas.

— Est-ce que vous croyez que votre oeuvre a progressé ? Quel est votre avis sur votre oeuvre ?

— Je ne m'en occupe pas. Je ne m'intéresse qu'à ce que j'écris maintenant. J'ai besoin d'écrire. Quand je n'écris pas, je suis de mauvaise humeur.

— C'est le meilleur moyen de progresser. Quand même, ça fait plaisir d'être reconnu ?

— Oui, ça fait plaisir d'être reconnu, mais ce n'est pas agréable d'être trop connu. Ça fait beaucoup de...

— D'obligations.

— D'obligations, de corvées...

— Vous n'êtes pas obligé d'accepter !

— Il n'y a pratiquement pas de jour où je ne reçoive du courrier qui me pose des questions politiques, signer pour ceci, pour cela...

— Vous n'êtes pas obligé de répondre !

— Je ne réponds pas, mais quelquefois on se dit que c'est un devoir... Et puis, on me demande des poèmes partout, dans toutes sortes de revues, des peintres veulent m'illustrer... Non, vraiment, être trop connu, c'est ennuyeux.

— D'accord, mais c'est tout de même une satisfaction.

— Oui, mais on est beaucoup sollicité. J'ai besoin d'être apprécié, mais pas d'être célèbre. (rires). Je reçois des choses incroyables. Le calendrier du musée du Louvre, le calendrier du musée de Chartres, celui d'Arles... Un tas de papiers. Des lettres d'inconnus, des manuscrits de poètes...

— Vous avez été ami d'Eluard, d'Aragon, vous avez connu Valéry... Maintenant, c'est votre tour !

— J'ai connu tous les poètes de mon temps, sauf Claudel. J'aurais bien voulu le voir, cet animal.

— Vous avez atteint leur dimension, maintenant. Ça doit vous faire quelque chose.

— Non, je ne suis pas très sensible à ça. J'aime bien qu'on m'aime. On

m'a rapporté qu'une jeune femme allait se suicider, mais elle est tombée sur un de mes poèmes, et ça l'a empêchée. Ça me touche ça, c'est plus que la gloire littéraire.

— Vous avez le sentiment d'écrire pour aider les autres, pour participer à leur existence ?

— Un moine trappiste m'a rendu visite l'autre jour. Il m'a dit que ma poésie était très proche de la pensée de St-Bernard de Clairvaux, et que, dans les offices, ils lisent des textes de St-Bernard et de moi.

— Ça ne vous dérange pas, vous employez tout un vocabulaire religieux.

— Je ne suis pas sectaire. J'ai dit un jour devant Jean-Claude Renard que j'étais athée. Il m'a dit : "Tu n'es pas athée, tu es agnostique".

— Vous avez été croyant jusqu'à l'âge de trente ans, je crois. Alors, qu'est-ce qui s'est passé ? Tout à coup, vous n'avez plus cru ?

— Ah non, pas tout à coup. Ce fut progressif. J'ai été en révolte contre l'Eglise qui pactisait avec le fascisme. C'était en 37, il y avait Franco... L'Eglise n'a pas pris position contre l'antisémitisme, il n'y avait rien. Peu à peu, me voilà sans Eglise et sans religion. Ensuite, je me suis inscrit au Parti communiste. J'ai changé d'Eglise ! (rires)

— Vous êtes resté au Parti communiste jusque dans les années 80.

— J'ai quitté le Parti fin 80, après l'invasion de l'Afghanistan. Que le Parti français ait approuvé l'invasion de l'Afghanistan m'a paru insupportable. Je ne militais plus depuis longtemps. J'étais allé en 1972 à Moscou et j'en étais revenu un peu écoeuré. Mais il y avait à cette époque l'euro-communisme qui tendait à condamner le stalinisme. Je reste un homme de gauche, anti-capitaliste. Je ne suis plus communiste, mais j'espère toujours qu'on arrivera un jour à un socialisme humaniste.

— Avec ce poème — *Maintenant* — vous arrivez à exprimer une philosophie.

— On m'a dit que c'est un livre de sagesse.

— On sent que chaque page contient une méditation. Vous réconciliez le corps et la pensée.

— Oui, bien sûr.

— La pensée évidemment appartient au corps.

— Oui.

— On a été élevés dans une autre idée.

— Oui, une idée religieuse.

— L'invention de l'écriture a provoqué cette séparation. Quand on a inventé l'écriture, on s'est rendu compte de son efficacité, et donc, les pouvoirs l'ont utilisée pour dominer le corps, les enfants, les femmes, les étrangers. Mais cette séparation du corps et de la pensée a permis de favoriser le développement intellectuel. Ce développement me paraît aujourd'hui suffisant pour qu'on soit capable de revenir à l'évidence qui est que la pensée est portée par le corps, au service du corps. Dans vos poèmes, c'est tout à fait ce que vous faites, vous avez une pensée qui s'intègre totalement à la matière.

— Tout à fait, oui. J'ai été frappé autrefois par une pensée de Platon : "Si tout le monde est mon frère, je n'ai plus de frère". Autrement dit, si tout le monde, le monde entier, est dieu, il n'y a pas de dieu. Je suis, dans ce sens-là, panthéiste. J'exclus Dieu puisque tout est dieu. Il n'y a plus de séparation entre la pensée et le corps.

— Vous mettez un texte par page, même très court. C'est beaucoup plus beau quand il y a...

— Du blanc, bien sûr.

— Il faudrait que vous écriviez à propos de votre méthode de travail, que vous transmettiez votre mode de concentration. Vous avez créé une forme, vous aurez des successeurs...

— Je ne suis pas le seul, il y en a eu d'autres avant moi. Reverdy, Ungaretti, par exemple.

— Oui. Ungaretti a écrit :

M'illumino

D'immenso.

— J'adore ça. Je vais te dire un poème que j'ai dicté l'autre soir au magnétophone.

— Vous travaillez avec un magnétophone ?

— La nuit, oui. Sinon, le jour, j'écris au verso de papiers comme ça, des cartons, des invitations, j'écris derrière. J'écris là-dessus, et après, je recopie dans des cahiers. Alors, là, c'est ma vieillesse :

Ce que j'ai vécu

C'est une infinité de jours.

Ceux que je vis encore

Comptent quand même.

* * *